

LA DAME DU PARC

Depuis que je suis née, je me tiens en retrait du chemin, à moitié dissimulée par des buissons et des branchages, comme d'habitude. Cela fait des années que, l'air de rien et tout en faisant mine d'être occupée, j'observe les gens qui marchent sur le chemin boisé.

Parmi tous ces gens, il y a ceux qui ne font pas attention à moi et qui poursuivent leur chemin. Il y a aussi ceux qui daignent jeter un regard indifférent dans ma direction, sans ralentir.

Et puis, il y a ceux qui s'arrêtent, me scrutent, me détaillent, me déshabillent encore plus que je ne le suis, puis font quelques pas jusqu'à moi. Je dois avouer que ceux-là me plaisent énormément. En effet, avec ceux-là, dès que nos regards se croisent, j'apprends tout de leur vie. Ils ne le savent pas, mais en un instant, je connais leur nom, leur âge, d'où ils viennent et surtout, toutes leurs pensées, tout ce qu'ils ressentent. Joie, tristesse, soucis, espoirs. Rien ne m'échappe ! Tout ça sans bouger, figée comme une pierre, avec mon regard de pierre.

Ah, j'oubliais. Il y a tout de même une chose qui m'horripile avec certains promeneurs accompagnés de leurs chiens. Je déteste que leurs bestioles franchissent les limites de mon domaine sans y être invitées et lèvent la patte. Il y en a parfois qui font plus que lever la patte, si vous voyez ce que je veux dire. Et leurs maîtres laissent faire, sans broncher ! Qu'est-ce qu'ils diraient, si moi, j'en faisais de même chez eux ?

En lisant cela, peut-être pensez-vous que j'ai un cœur de pierre ? Ce n'est pas faux, je vous le concède. Cœur de pierre, certes, mais pas mauvais cœur ! Des mauvais cœurs, j'en ai connu. J'en connais et en connaîtrai d'autres. Par exemple, je me souviens d'une femme, qui elle avait un mauvais cœur. Je l'ai su dès qu'elle s'est approchée de mon domaine.

C'était un matin, un matin d'hiver... février ou mars, je ne sais plus très bien. Je me souviens seulement que cette nuit-là, il avait gelé à pierre fendre. Les feuilles mortes glacées craquaient sous ses pas. Elle est arrivée en courant et en regardant sans cesse derrière elle, comme si elle craignait d'être suivie. Elle s'est arrêtée devant mon domaine et en a franchi l'enceinte. Quand elle m'a regardé, j'ai immédiatement tout su d'elle. Cette femme s'appelait Marie Fortunée Capelle.

Elle a poussé un petit cri de plaisir avide, puis a glissé une main par le pan de son manteau pour y prendre un petit sac en toile. Avant même qu'elle ne le sorte pour l'exhiber avec arrogance devant ma face impassible, je savais ce qu'il contenait, d'où il provenait, à qui il appartenait. Ce sac était la propriété d'une jeune femme fraîchement mariée : la vicomtesse Marie de Léautaud. Marie Fortunée Capelle venait de le voler à son amie.

Marie Capelle a délié les cordelettes du sac et en a sorti un collier. C'était une magnifique parure en diamants. Comment savais-je que c'étaient des diamants ? Parce que les pierres, ça me connaît ! Je peux l'affirmer sans prétention aucune. Ces pierres-là brillaient de mille feux sous les rayons du soleil levant. Marie Capelle s'est mise à rire, un rire aussi niais que cupide. Elle a agité la parure devant mes yeux, comme pour me narguer. Elle voulut la passer autour de son cou, mais en fut empêchée par des domestiques du domaine qui venaient d'ouvrir la porte du chenil afin de libérer les chiens. Marie Capelle gloussa de satisfaction et remisa la parure dans le petit sac qu'elle glissa ensuite sous son manteau. Puis elle repartit, aussi vite qu'elle était arrivée. J'ai appris plus tard, que cette femme a été accusée et condamnée pour avoir tué son mari.

J'ai beau avoir un cœur de pierre, il est malgré tout sensible. Bien qu'il ne batte pas tout à fait comme les autres, il est capable de ressentir des émotions. Tenez, par exemple, avec cet homme

qui passait régulièrement devant chez moi. Un après-midi, il a franchi la limite de mon domaine. C'est comme cela que j'ai su qu'il s'appelait Georges. Georges... William... Thornley. Il avait des origines anglaises par son père et françaises par sa mère. Il était peintre, artiste peintre. Mon Dieu, qu'il était bel homme avec son large béret et ses mèches blanches qui en dépassaient. Et puis sa barbe et ses moustaches, soigneusement taillées en pointe. Du pur charme anglais. En revanche, je préfère ne rien dire sur son côté français. Je me souviens fort bien de la fois où Georges William est venu me rendre visite. Il a posé son attirail de peinture et a fait quelques pas en me toisant de haut en bas et de bas en haut, avec une moue de surprise ravie.

Il s'est approché jusqu'à me toucher. Il a effleuré mes joues rugueuses du dos de son index. Puis ses doigts ont glissé du haut de ma cuisse, pour descendre jusqu'à mon genou. J'étais dans tous mes états, vous imaginez !

Georges William a repris son attirail et, au moment de repartir, il m'a contemplée une dernière fois. Puis, il a eu cette phrase qui m'est restée gravée dans le plus profond de mon cœur :

— *Je reviendrai te voir bientôt, c'est promis. Je te peindrai et ferai de toi la femme la plus adulée de Seine-et-Oise.*

Qu'est-il advenu de ta promesse, Georges William ? Tu es repassé des dizaines de fois devant chez moi. À chacun de tes passages, mon cœur se consumait d'amour pour toi. Et toi ? C'est à peine si tu me regardais, pressé que tu étais d'aller courir les chemins avec ton chevalet, tes pinceaux et tes gouaches. Peut-être était-ce là ton côté français ?

Je préfère de loin les enfants. J'en ai vu des centaines venir jouer près de ma propriété. Les enfants sont innocents. Ils n'ont pas encore les mauvaises pensées d'adultes. Je me souviens particulièrement de deux d'entre eux. Lui, il se prénomait Jean-Philippe. Elle, Christiane. Je crois que Christiane était la fille du nouveau précepteur en charge de l'éducation du jeune marquis De Grouchy. Mais je n'en suis pas sûre, puisque lui, je ne l'ai jamais vu. Jean-Philippe avait treize ans et était le fils du responsable des potagers du domaine du marquis. Un bon p'tit gars, qu'il était ce Jean-Philippe.

Après l'école, Christiane allait souvent jouer avec ses amies autour de l'étang. Elle cueillait des marguerites pour les offrir à sa maman. Christiane avait bon fond, comme on dit. Je l'ai su dès qu'elle est entrée chez moi. Je me suis souvent demandé si elle aussi ne lisait pas dans mes pensées.

Christiane est arrivée par un après-midi de fin d'été. Elle venait d'avoir onze ans. Elle est arrivée en fredonnant :

*À la claire fontaine,
M'en allant promener
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baigné
Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai*

Christiane m'a vue et s'est arrêtée. Elle m'a contemplée longuement avec une moue de contrariété, avant de croiser ses petits bras.

— Tu es vraiment sale, toi !

J'en suis restée toute figée de surprise. Ce n'était pas une moquerie, pas du mépris, ni même du dégoût. Non, c'était une simple constatation. Il est vrai que je n'étais pas bien reluisante.

Elle m'a dit : *Ne bouge pas.* Pardi ! Comme si j'allais m'en aller...

Elle est repartie, aussi vite qu'elle était arrivée. Oh, elle n'est pas partie bien longtemps, quelques minutes. Elle est revenue avec un seau en ferraille et une brosse en chiendent. Elle n'était pas seule. Un garçon l'accompagnait : Jean-Philippe.

Tous deux m'ont lavée, brossée, débarrassée de toute cette saleté qui me recouvrait depuis des années. Grâce à ces deux-là, je me sentais embellir, rajeunir. Dès que le seau était vide, Jean-Philippe se précipitait jusqu'à l'étang pour le remplir.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? avait demandé Christiane.

— Elle n'est pas belle, elle est sublime, avait répondu Jean-Philippe.

Ils s'étaient regardés, s'étaient souri... et là... j'ai vu passer une flèche de Cupidon ! Jean-Philippe a été touché en plein cœur.

Christiane et Jean-Philippe passaient le plus clair de leur temps libre sur ma propriété. Je les ai vus grandir ; d'enfants à adolescents, puis jeunes gens. Ils s'asseyaient sur l'herbe, épaule contre épaule, lisaient des revues ou bien refaisaient le monde. Mais le monde évoluait... et pas dans le bon sens. Les canons se mirent à gronder. Un soir de juin, Jean-Philippe est arrivé dans des vêtements militaires. Christiane a compris et s'est aussitôt mise à pleurer. J'ai senti la peur, le désespoir déchirer son cœur amoureux. Le mien n'était guère mieux.

— Je reviendrai bientôt, avait promis Jean-Philippe. Le temps de bouter les Boches hors de chez nous. Quand je serai revenu, nous nous marierons. Tu veux ?

Et ils se sont échangé leur premier baiser devant mes yeux attendris.

Puis, quelques temps plus tard, Christiane a disparu. Elle, mais aussi ses parents, ainsi que les gens du château. D'autres les ont remplacés. Eux, ne parlaient pas le français. Ils sont venus chez moi, un beau matin. Une dizaine d'hommes habillés en vert de gris. Celui qui semblait être le chef s'est approché de moi. Il m'a touchée, a tapé mon sein nu de son index replié avec une moue de dédain. Son intérêt artistique se résumait à savoir combien je valais et si je plairais à son Führer.

Je n'ai pas la mesure du temps. Mais plus tard, l'enfer nous est littéralement tombé dessus. On appelait cela : les bombes alliées. À chaque nuit qui se succédait, mon beau parc était un peu plus détruit. Un magnifique chêne a été touché et s'est abattu à quelques mètres de chez moi. Pour la première fois de mon existence, mes pieds ont tremblé.

Puis, tout s'est arrêté !

Les Allemands ont été chassés, la guerre s'est terminée.

Puis un jour, par un beau matin de printemps, j'ai entendu des rires et des cris. Des rires et des cris d'enfants. De nombreux enfants. Près d'une centaine.

Je les voyais jouer au loin, à la marelle, la balle au prisonnier et d'autres jeux d'enfants que je ne connaissais pas. Il faut dire que je n'ai jamais joué, moi !

Quelque chose me paraissait étrange chez ces enfants. Il m'a fallu plusieurs jours pour en trouver la raison : ces enfants vivaient au château sans leurs parents.

Quelques-uns sont venus jouer autour de mon domaine et l'un d'eux m'a vue. La curiosité aidant, il a franchi la limite de ma propriété. Ce qui devait arriver, arriva : j'ai immédiatement tout

su de ce petit garçon. Il s'appelait Dominique et avait dix ans. Dominique avait une énorme fêlure au cœur. Sa maman lui manquait terriblement. Il avait été placé au château parce qu'elle ne pouvait l'élever seule. Dominique n'avait jamais vu son papa, reparti dans son pays après la guerre. Dominique avait deux refuges : Ma propriété et la lecture. Dominique adorait lire, tout simplement assis à mes pieds.

Il n'y a rien de plus triste qu'un enfant triste !

J'allais oublier de vous dire qu'il y a quelques années de cela, un couple âgé est apparu sur le chemin. La dame marchait en s'aidant d'une canne. Le monsieur était légèrement voûté et avait les mains dans le dos.

Je les ai aussitôt reconnus et mon cœur aurait pu bondir en moi si...

Eux aussi m'ont reconnu. Ils ont accéléré l'allure pour venir jusqu'à moi. Vous ne pouvez imaginer mon bonheur de les revoir après toutes ces années. Une petite fille et un garçon plus grand les accompagnaient. J'ai aussitôt su que c'étaient leurs petits-enfants.

Christiane et Jean-Philippe se sont regardés avec le même sourire de leur enfance. La flèche de Cupidon était toujours fichée dans le cœur de Jean-Philippe. Il a demandé à Christiane si elle se souvenait de ce soir de juin. Évidemment qu'elle se souvenait.

Et ils se sont embrassés devant moi !

La fillette a fait *Pouah*... et son frère a éclaté de rire.

— Mamie ! Papy ! s'est crié le grand garçon, hilare. Ce n'est plus de votre âge.

Christiane a caressé mon bras dénudé en murmurant que j'aurais besoin d'une bonne toilette.

— Pourquoi tu lui parles, Mamie ? a demandé la petite fille. Elle ne peut pas te répondre. Elle est en caillou.

— En pierre, rectifia son grand-frère.

— En pierre, mais en pierre très précieuse, mes chéris.

Fin